

Christiane CHAULET ACHOUR

Professeur de Littérature comparée et de littératures francophones
à l'université de Cergy-Pontoise – CRTF-EA 1392

La force du féminin dans *La Saison de l'ombre* (2013)

La première analyse que j'ai proposée de ce roman en novembre 2013 a tracé quelques lignes interprétatives pour accompagner le lecteur dans une œuvre qui ne s'offre pas dans l'évidence¹. J'ai tenté d'y reconstituer la « passion » d'un peuple, au sens religieux de souffrance et supplice, et les deux espaces majeurs de déshumanisation que sont la suppression du nom et la rupture de la filiation. C'est à l'issue de ce premier travail que s'est imposé le titre de la présente contribution : cette force du féminin, je souhaite la mettre en lien avec une option générique métissée : le récit initiatique comme dominante, teinté de conte et de traces épiques pour composer une fiction d'une étonnante modernité. Le second exergue, citant *Ultravocal* de Frankétienne, mettait sur la piste d'un genre littéraire traditionnel :

« O quelle épopée future
Ranimera nos ombres évanouies ? »

Passion d'un peuple, déshumanisation et rupture d'humanité sont bien traitées au rythme de l'épique dont on connaît les liens forts avec le genre moderne du roman. Mais si l'on resserre le regard du collectif à l'individuel, il semble plus approprié de lire l'histoire racontée avec ses principales protagonistes comme un récit initiatique dont l'héroïne est, sans conteste, Eyabe. C'est elle qui prend en charge, par l'aventure qu'elle personnalise, la recherche des disparus, geste concret et romanesque correspondant à l'obsession de l'écrivaine elle-même de lever le voile obscur de la mémoire africaine sur la blessure profonde de la traite, si profonde qu'elle a été enfouie et comme oubliée.

Le trio Eyabe, Ebeise, Ebusi met en mots cette inscription de la traite dans la parole littéraire et concrétise en quelque sorte le programme de romans antérieurs. Dans *L'Intérieur de la nuit*, Ayané est revenue d'Europe et observe la colère et le malheur qui grondent partout dans son pays et ne sait comment se situer. A la fin du roman, elle reçoit les paroles d'Epupa, ancienne condisciple à l'université devenue folle et criant dans la rue :

« Pouvons-nous continuer à prétendre que des millions de nos fils nous furent arrachés, sans la moindre complicité sur place ?

Confessons la faute ! Prenons-en notre part. Je le dis et le redis ! Il est temps de reconnaître que nous avons participé à notre propre saignée... Si nous n'admettons pas les noirceurs du passé, saurons-nous nous défaire de celles qui nous étreignent encore si vigoureusement ? [...] Tandis que nous quémardons la culpabilité de l'Occident, à qui nos enfants demanderont-ils réparation ?² »

Dans *Contours du jour qui vient*, après épreuves et expériences, Musango est au chevet de sa grand-mère morte avec, à ses côtés, son compagnon Mbalè. Elle parle à ce dernier de ses figurines qu'elle façonne en un geste de création nécessaire pour transfigurer le réel et donner espace à l'espoir :

¹ « La Sortie de l'ombre – A propos du dernier roman de Léonora Miano », communication au colloque international du 18^{ème} SILA (Salon international du livre d'Alger), « L'Afrique dans les littératures et les arts », CNRPAH, 7-8 novembre 2013 – texte mis en ligne sur mon site : www.christianeachour.net

² Plon, 2005. Rééd. Pocket 2007, p. 212. Notre édition de référence.

« Je lui dis que je voudrais que la première se tienne sur les rives de la Tubé, là où nous ne pourrions jamais lire l'obituaire³ des disparus sans sépulture qui forment une nation sous les flots. Il ne faut pas pleurer, geindre inlassablement et perdre au bout du compte la cause même du chagrin⁴. »

Présentant *Les aubes écarlates*⁵ sur son site, l'écrivaine énonce clairement son projet :

« Sans chercher à pointer les responsabilités, connues, souvent évoquées, le roman met en exergue l'oubli, sur leur sol natal, de tous ceux qui ont péri durant la traversée. Ces trépassés qui ne devinrent jamais des Caribéens ou des Afro-américains devraient résider, en premier lieu, dans la mémoire subsaharienne. Or, ce n'est pas le cas. Leur histoire n'est pas enseignée. La mesure n'est pas prise de tout ce qui a sombré avec eux. Indifférenciés sous la couleur, unis dans la douleur, dans la mort et dans l'oubli, ces individus issus de cultures diverses forment le premier ensemble panafricain qui ait existé⁶. »

Et même les romans qui, en dehors de cette *Suite africaine*, s'intéressent plus aux Afropéens, mettent en scène des femmes divisées, nostalgiques et combattives néanmoins qui impriment à la dynamique du roman cette force du féminin : ainsi Eyabe, Ebeise et Ebusi rejoignent Amandla, Amahora, Shale, Malaïka et Akasha...

Sans méconnaître l'attachement que l'on peut éprouver pour quelques personnages masculins, il faut bien reconnaître que la tourmente du peuple Mulongo est particulièrement transmise par ces femmes qu'elles soient dans le désarroi ou dans l'action. Sur le rythme prenant d'un récit initiatique aux étapes douloureuses, elles entraînent les leurs, survivants au cataclysme, vers une histoire qui invente sans oublier. Le pari est fait aussi d'y entraîner le lecteur.

Eyabe, femme singulière

L'héroïne de ce récit initiatique n'est pas nommée immédiatement mais seulement à la p. 10, se détachant de l'ensemble qu'elle forme avec « celles dont les fils n'ont pas été retrouvés » (p. 11), énoncé qui inaugure le roman, leitmotiv récurrent dans la suite du texte. La mise à l'écart de ces femmes est précisément expliquée. Laissées à leur seul groupe sans explication sinon leur conscience confuse d'une faute, ces dix femmes ne savent que penser ni comment se conduire. La nuit, certaines ont entendu ce qu'elles ont cru être la voix de leur fils ; mais leur peur les empêche de se laisser aller à la plainte de ces voix et à leur demande (p. 14-15). Leur case s'est retrouvée coiffée, après les trois semaines de réclusion qu'elles viennent d'endurer : « une brume épaisse plane au-dessus de l'habitation. Si une telle curiosité existait, on pourrait la décrire come une fumée froide. Cette opacité prolonge la nuit autour de la demeure, quand le jour s'est levé, à quelques pas de là » (p. 19).

Celle qui, du village, a vu l'ombre est Ebeise la matrone, première femme nommée dans le roman mais qu'aucune marque textuelle ne peut désigner comme héroïne. Elle est, au contraire, dans le respect de la loi du clan et de ses traditions. C'est elle qui a conseillé la réclusion des femmes, en attendant d'expliquer les raisons du grand incendie et la disparition des fils. Elle conseille à son fils, relais du père, ministre des cultes qui a disparu avec les jeunes gens, d'appeler les femmes et de les interroger une par une. Toutes répondent de la même manière aux questions posées sauf une qui avait déjà tenté d'instaurer la

³ Du latin médiéval *obituarium*, du latin classique *obitus*, mort. Registre d'une église ou d'un monastère où l'on marquait le nom des défunts et aussi les obits (messe et honoraires pour le repos d'un défunt).

⁴ *Contours du jour qui vient*, Plon 2006, Pocket 2008, notre édition de référence, p. 248.

⁵ Plon, 2009.

⁶ www.leonoramiano.com. Consulté le 18 février 2014.

communication avec les autres recluses : « L'une d'elles, Eyabe, chuchote : *vous entendez ?* Les autres acquiescent en sourdine » (p. 21).

Eyabe, distinguée par la nomination⁷, est individualisée, se démarquant par son esprit de décision et d'autorité en proposant à ses compagnes pour sortir de la case, de faire un seul corps, solidaire et protecteur des agressions possibles⁸.

Lors de l'interrogatoire par Musima, neuf répondent donc de la même manière : l'ombre (Mwititi) qui leur a parlé durant la nuit ne peut être leur fils. Mais la dixième, Eyabe se distingue à nouveau et, en plus, questionne l'enquêteur remettant en cause la décision de la réclusion : « *Et toi, homme, qu'as-tu à dire de Mwititi ? Crois-tu qu'il suffise que dix femmes soient reléguées dans un coin du village pour que la communauté y échappe ?* » (p. 25). Elle reste digne, refusant le rôle d'accusée. Joignant le geste à la parole et constatant que la grappe féminine de la solidarité n'a pas donné ses fruits, elle disparaît derrière la case et revient, transformée, portant tous les signes du deuil. Elle prend la décision de retourner dans la concession des siens où elle sent toute l'hostilité. Elle déterre le placenta de son fils, tout en lui parlant : « Eyabe range son dibato en écorce de dikube. Elle l'avait revêtu pour aller saluer l'esprit de son fils, celui qu'elle ne reverra pas tel qu'elle l'a connu. Elle ne portera plus ce vêtement » (p.27). Elle évoque son époux, Musinga, lui en voulant d'avoir suivi les autres.

Pendant ce temps, le conseil est réuni : Mukano, le chef, doit prendre une décision et récapituler les événements survenus ces trois semaines. Ebeise (p. 32) commence à réapprecier l'avis qu'elle a donné et qui a entraîné la réclusion des femmes. Elle prend la défense d'Eyabe qui, par sa conduite différente, devient le bouc émissaire d'un clan désorienté. On ne peut la soupçonner « au motif qu'elle seule a énoncé des propos personnels » (p.33). Elle sait le sort qui attend ces dix femmes si on les accuse d'être porteuses « d'énergies néfastes », de sorcellerie. Elles seront bannies du clan et envoyées ainsi à une mort certaine.

La joute entre l'Ancienne, son fils et le chef met en lumière le portrait d'Eyabe : « *C'est une femme particulière, qui règle rarement son pas sur celui des autres* », affirme Ebeise. On voit que sa réflexion a progressé :

« Ce n'est pas notre fille qui a allumé le brasier à cause duquel tant de villageois sont aujourd'hui privés de toits. C'est à ceux qui ont fait cela qu'il faudrait s'en prendre, au lieu d'évoquer je ne sais quels rituels de purification [...] L'ombre est aussi la forme que peuvent prendre nos silences » (p. 35).

L'enfant d'une co-épouse d'Eyabe vient la dénoncer. Le janea (chef) donne l'ordre à Ebeise de lui amener cette femme.

Une suspension de la narration permet une analepse qui rappelle les conditions de la réclusion imposée aux femmes (p. 36-38) : aucune ne s'est échappée et la voix de la narration commente :

⁷ Tout lecteur est frappé par le choix de la narration de ne pas nommer les femmes-mères et de ne les désigner que par une périphrase inlassablement répétée jusqu'à ce que l'on quitte les terres des Mulango. Ainsi les femmes sont désignées en bloc comme un groupe indifférencié. Les anciennes, Ebeise et Eleke, « celles qui ne voient plus leur sang depuis de longues lunes », « celles que le clan considère désormais comme les égales des hommes » (p. 11) peuvent être nommées de par leur âge et leur statut. De même, les noms des fils ne sont pas donnés. Cf. citation p. 16 en haut. Cette formulation : celles qui... suivie d'une périphrase pour ne pas nommer, était déjà utilisée dans *L'Intérieur de la nuit*, par exemple : « Celles qui n'avaient que des filles les faisaient filer droit », p. 14.

⁸ Ces pp. 21-22, décrivant ces corps de femmes enlacées où la voix de la narration donne sens à leur geste en le commentant, sont parmi les plus remarquables du roman.

« Où seraient-elles allées ? Il n'appartient pas aux femmes d'arpenter les chemins. Les femmes incarnent la permanence des choses. Elles sont le pilier qui soutient la case. [...] Celles dont les fils n'ont pas été retrouvés savent qu'elles ne seront pas soutenues si, de leur propre chef, elles retournent sous le toit familial » (p. 38).

Les effets de sa singularité : solidarités

Une seconde femme décide de désobéir : Ebusi décide d'aller voir Eyabe et, si elle en a le courage, de retourner elle-même dans sa famille. Ebusi est la force même de la maternité, celle qui refuse de considérer son fils comme perdu. Elle est sûre que leurs fils sont passés « par des affres dont on n'a pas idée » (p. 39). La narration laisse en suspens la sortie libératoire d'Ebusi pour retourner vers Ebeise. Au lieu d'obéir au chef, la matrone a décidé d'aller voir son amie-sœur, Eleke qui est malade depuis le grand incendie et la disparition de son époux. Cette visite à son amie mourante finit de convaincre Ebeise de l'importance d'Eyabe ainsi que de la nouvelle attitude à suggérer au chef dans la recherche de la vérité. Car « les Bwele connaissent la réponse aux questions que se posent les Mulongo » (p. 49). Eleke entend des voix depuis l'incendie et « affirme qu'une femme au moins, parmi celles dont les fils n'ont pas été retrouvés, est en communion avec son premier-né. *Cette femme est courageuse. Une digne fille d'Emeng. Une valeureuse représentante d'Inyi. Ne la laisse pas paraître devant les sages. Elle marchera en notre nom* » (p. 50).

Ebeise prend nettement le parti des recluses et se rend chez Eyabe qu'elle aide dans ses derniers préparatifs de départ puisqu'elle a bien compris son projet : Eyabe s'est coupée les cheveux et met dans un petit pot le placenta de la naissance de son fils qu'elle gardera jusqu'au terme de son parcours⁹. Elles rencontrent Ebusi qui, elle aussi, s'est badigeonnée d'argile blanche : l'ancienne l'envoie prévenir le chef qu'elle va passer la nuit dans la case commune. Elles rejoignent les recluses, Ebeise tentant d'établir une relation égalitaire avec elles. Toutes ne voudraient qu'une seule chose : qu'on les rende à la vie normale après leur avoir fait subir tel ou tel rite.

L'Ancienne sonde Eyabe sur son projet : celle-ci a décidé de prendre la route en partant très tôt quand ses compagnes dormiront : « *Je serai guidée jusqu'à l'endroit. J'ai confiance* » (p. 57). Pour la protéger la matrone lui donne sa propre amulette qu'elle n'a jamais enlevée. Le chef vient jusqu'à la case commune. Ebusi n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de la rupture qu'elle a tentée : elle a ôté l'argile et se dit qu'elle a trahi son fils une seconde fois. Elle retourne avec les autres. Eyabe est à part, toujours sous son masque d'argile blanche et, tout à coup, elle tombe en une sorte de transe, les autres femmes sont terrorisées et Ebusi pousse un long cri. Ebeise maintient la jeune femme au sol jusqu'à ce que sa crise s'apaise. Eyabe laisse échapper : « *Mère, il n'y a que de l'eau. Le chemin du retour s'est effacé, il n'y a plus que de l'eau...* » (p. 68).

Dans la seconde partie du roman, « Dires de l'ombre », les recluses ne sont pas objet de la narration. C'est Mutango, le répugnant et adipeux frère du chef qui ne nourrit que haine et envie et qui, voulant doubler tout le monde, se retrouve pris au piège des Bwele et dans ce peuple, de la force néfaste des femmes : c'est une toute autre image du pouvoir féminin qui est donnée et qui rebondira dans les dernières parties du roman.

⁹ Un peu plus loin, la narration note : « Cette dernière tenait, entre les mains, un pot dans lequel elle avait recueilli un peu de terre, prenant soin de préserver la fleur découverte sous les racines de l'arbre, comme une promesse de renaissance » (p. 54). C'est nous qui soulignons.

Le départ d'Eyabe : les adjuvants de l'héroïne

Le lecteur retrouve Eyabe dans la troisième partie du roman où elle occupe une place plus centrale encore que dans la première partie dont nous venons d'analyser les étapes essentielles en ce qui la concerne :

« Le jour où le chef et les hommes de sa garde prennent la route du pays bwele, la femme quitte le village. S'engouffrant dans l'interstice qui sépare la nuit de l'aurore, elle les précède, marche sans crainte sur des sentiers qui n'en sont pas, qui se forment sous la plante de ses pieds, dessinant une voie qui n'appartient qu'à elle, comme un chemin de vie. Elle est sur sa route. Rien ni personne n'a le pouvoir de l'arrêter. [...] Eyabe ne se pose pas la question de la direction à suivre. Quelque chose la pousse, la conduit. L'amour des mères pour leurs fils n'a que faire des astres pour trouver son chemin. Il est lui-même l'étoile. La femme se sent en paix. En arrivant, elle reconnaîtra le lieu, y dispersera la terre recueillie sous le dikube, saluera dignement l'esprit de son nouveau-né et de ses compagnons. Cela prendra le temps qu'il faudra. Elle marche » (p. 111).

Les épreuves qu'elle rencontre dans cette avancée dans et vers l'inconnu sont rapportées avec réalisme et poésie et malgré ce qu'elle endure, Eyabe ne perd pas espoir. Enfoncée dans la boue, elle est sauvée par des personnes inconnues qui la transportent dans une cité lacustre étonnante, comme elle n'en a jamais vue. Les cases sont sur pilotis dans la rivière et Eyabe entend quelqu'un lui parlait dans sa langue : c'est Mutimbo, un des deux aînés disparus, l'époux d'Eleke. Lorsque la jeune femme se réveille après un jour entier de sommeil¹⁰, elle a – et le lecteur avec elle –, le récit vrai de la capture, des acteurs et de leurs desseins¹¹. Mutimbo est ainsi le premier informateur à transmettre ce nouveau savoir. Quand la transmission sera accomplie, la mort viendra le prendre. Forte de ce savoir, Eyabe ne peut rester dans cette sécurité que représente ce lieu où les « côtiers¹² » ne viennent pas : « Seuls la distance et le terrain impraticable les empêchent de venir jusqu'à Bebayedi, pour déloger les habitants des maisons sur pilotis » (p. 125). Eyabe est impatiente de repartir mais elle doit accompagner l'agonie de Mutimbo et respecter le temps de deuil après sa mort. Ce temps de deuil, elle le met aussi à profit pour apprendre la langue de Bebayedi. Un enfant muet s'est attaché à elle et ne va plus la quitter jusqu'au bout de son parcours.

L'arrivée au but de la quête : le pays de l'eau – Eyabe/Inyi

Le récit s'interrompt à nouveau pour suivre le chef Mukano et ses hommes et lorsqu'il reprend on comprend très vite qu'Eyabe est en train de raconter, une fois qu'il est achevé, la fin de son périple à un homme dont on ne nous donne pas le nom¹³.

Elle est partie, accompagnée de l'enfant qui ne la quitte pas, aidée d'abord par des hommes de la cité lacustre. Arrivés à la terre ferme, ces derniers les ont laissés poursuivre (p. 155). Elle a ri, le jour où l'enfant lui a dit son nom : « *Bana*, la femme a ri parce que ce mot, en langue mulongo, signifie *les enfants* » (p. 156). Elle se fait éducatrice, lui apprenant la langue

¹⁰ Cet espace temporel a permis de compléter le portrait de la jeune femme qui abrite « un esprit mâle » et qui a toutes sortes de dons appréciés chez les Mulongo (Cf. pp. 118-119).

¹¹ Cf. pp. 120-128.

¹² Le texte désigne ainsi les peuples de la Côte qui collaborent avec les étrangers et certains peuples des terres intérieures pour capturer des villages entiers.

¹³ « Celui qui l'écoute la presse de poursuivre le récit de son voyage. Hochant la tête, elle raconte ». Cf « Terres de capture », p. 155 et sq., 4^{ème} partie du roman.

mulongo¹⁴. C'est lui qui annonce qu'ils sont au terme du voyage en nommant la femme « Inyi ». L'enfant étonnant – et la narration – la nomme comme porteuse de refus et de puissance :

« Elle [...] aurait voulu lui dire que ce nom ne lui convenait pas, puisqu'il était celui de Nyambe, sous sa forme féminine. Inyi est gardienne des liens souvent cachés qui unissent les éléments de la Création. Elle est le principe féminin, la puissance qui incarne le mystère de la gestation, la connaissance de ce qui doit advenir.

Eyabe aurait donc voulu s'offusquer humblement, refuser de devenir, en quelque sorte, la matrice suprême. Il était trop tard, cependant, pour s'opposer au sort qu'elle avait elle-même choisi. Qu'il s'agisse d'un bannissement ou pas, elle avait souhaité quitter les terres de son clan. Alors, ses motivations étaient plus puissantes qu'aucune crainte. Alors, il lui semblait commettre une faute en restant sourde à l'appel de son premier-né. Alors, elle avait pris la responsabilité d'agir au nom de toutes celles dont les fils n'avaient pas été retrouvés, toutes celles qui avaient vu en rêve, une ombre les pressant de lui ouvrir la porte » (p.159).

Passage clef dans l'évolution de la quête d'Eyabe puisque'il confirme la prédiction d'Eleke et qu'il concrétise l'acceptation par l'héroïne de son statut à part, de son statut d'héroïne justement, acceptant une mission qui dépasse ses simples potentialités humaines.

Etonnés, Eyabe et l'enfant sont arrivés dans un village ordinaire, libre d'accès et ont convergés, comme tout le monde, vers le lieu où se célébrait l'enterrement d'un notable et elle a vu, pour la première fois, ceux dont lui a parlé Mutimbo : « Des hommes aux pieds de poule étaient présents, la mine grave, l'air de souffrir de la chaleur humide qui sévissait [...] Ils avaient effectivement de drôle de jambes, avec leurs vêtements » (p. 161). Tout ce qui se passe l'horripile mais plus encore de reconnaître Mutango, réduit en esclavage par la princesse Njole, la sœur de la reine Njanjo du peuple Bwele¹⁵. Eyabe ne voudrait pas être la seule narratrice et l'homme à qui elle parle, qui a comme d'autres, le crâne rasé, ne répond pas à ses questions, sauf sur « l'identité » des crânes rasés :

« Je suis comme tous ces gens. Nous sommes ceux que l'eau n'a pas emportés. Ceux à qui la terre a tout retiré. On nous a dérobé le chemin qui nous aurait permis de rentrer chez nous. On nous a arraché nos noms. A l'inverse du peuple de Bebayedi dont tu m'as parlé, nous n'avons pas pu nous échapper, nous recréer nous-mêmes quelque part » (p. 162).

Au récit de l'antériorité d'Eyabe se mêle le récit du présent, le roman reprenant un rythme plus serré d'une dynamique narrative accélérée car tout doit désormais se précipiter : beaucoup de choses obscures prennent sens pour Eyabe dans le rêve qu'elle fait cette première nuit¹⁶. A l'aube, l'homme qui tente de la protéger et qui n'a pas révélé encore son identité, lui fait le récit à partir du point même laissé en suspens par Mutimbo à Bebayedi. Il l'informe aussi sur les complicités dans l'opération de capture et de vente entre certains peuples africains et les étrangers et la prééminence prise par les Bwele dans le « prélèvement d'un tribut humain au sein de ces communautés » (p.186). Après tout cet échange, Eyabe tente de toucher cet homme en qui elle a reconnu le fils d'Ebusi. Mais violemment il refuse de repartir avec elle et d'entendre son nom prononcé : « *Ce nom était le mien dans un autre*

¹⁴ Les pages 156 et 157 sont comme une halte récapitulative de la profonde humanité à laquelle appartient Eyabe : « Elle était issue d'un peuple qui possédait une langue, des usages, une vision du monde, une histoire, une mémoire. »

¹⁵ Il est inutile, pour le sujet traité ici, de s'attarder sur le calvaire de Mutango que le lecteur a suivi en début de roman : il suffit de dire qu'il met en exergue la force féminine négative, capable de dominer et d'asservir. Ce n'est pas réservé aux hommes. Ces deux femmes Bwele suffisent à ne pas mettre toutes les femmes du côté positif. On aurait trois groupes : les femmes rebelles porteuses d'avenir, les femmes soumises qui n'ont même pas de nom, les femmes mauvaises et puissantes qui participent à l'asservissement et à la capture des leurs.

¹⁶ On voit ainsi comment le rêve et le merveilleux aident à la compréhension de ce nouveau chaos du monde.

monde. Dans celui-ci, je ne suis ni un fils, ni un frère. La solitude est mon logis et mon seul horizon » (p.191).

Avant même qu'Eyabe se rende au bord de l'océan pour disperser la terre prise autour du placenta qu'elle a emportée, elle est dénoncée à la milice du prince Ibankoro. Captive, n'ayant plus le pot de terre, elle prend la décision ultime : « Tant pis. C'est son propre corps qu'elle offrira aux flots, pour que cesse le tourment des morts sans sépulture. Que la paix advienne, même si la renaissance est compromise. La femme se redresse, bondit sur ses jambes. Elle s'élançe, court de toutes ses forces vers l'océan » (p. 215).

On peut penser que la quête d'Eyabe a trouvé son dénouement.

Bebayedi... Genèse d'une Afrique à retrouver

Mais le récit rebondit... à Bebayedi où se retrouvent les survivants : Eyabe, Ebeise, Musika époux d'Eyabe, chacun ayant accompli sa libération du sort qui lui était réservé. A nouveau, Eyabe raconte ce qui lui est arrivé après sa plongée dans l'océan : elle a été repêchée par des soldats isedu et mise en prison. Mutango était venu dans la nuit prendre sa place pour qu'elle puisse partir et se libérer. Elle avait convaincu Mukudi de venir avec elle. Cette fois, Eyabe est véritablement au bout de sa quête, grâce au sacrifice du moins recommandable des siens. Elle doit prendre un nouveau départ avec les siens et les autres libérés dans cette nouvelle cité où tout est à inventer au carrefour de langues et de cultures diverses mais qui est « le pays que se sont donné ceux qui ont échappée à la capture » (p.226).

Un récit initiatique

Notre analyse a bien concentré cette force du féminin autour d'Eyabe car toute sa quête est manifestement racontée comme un récit initiatique dont on sait qu'il est l'histoire d'une évolution d'un personnage vers la pleine compréhension de lui-même et du monde.

Alors que, dans le monde traditionnel, l'initiation suit des rites et des étapes reprises de générations en générations, on a vu que, tout au long de son initiation à ce nouveau monde de destruction, de violence mais aussi de solidarité, Eyabe devait sans cesse inventer rites et enseignements pour pouvoir aller au bout de ce nouveau savoir progressivement acquis par deux récits des siens et par son expérience. Chaque invention marque en quelque sorte un rite de passage avec ou sans passeur : souvent Eyabe a joué à la fois le rôle de l'initiée et celui du passeur. Ainsi, elle chante bien un chant de deuil à Mutimbo mais les paroles qui sortent de sa bouche ne sont pas celles des chants rituels. Quand elle est privée du pot et de son contenu qu'elle devait jeter dans l'océan, elle le remplace par son propre corps sans référence aux rites mulongo.

Récit ou conte initiatiques présentent un schéma commun : tout au long de sa quête, arriver au pays de l'eau pour rendre la paix à son fils, Eyabe a rencontré obstacles et solidarités qui lui ont permis d'être mieux armée et de sortir à chaque fois transformée et prête à affronter ce qui suit.

On peut remarquer aussi que la temporalité de *La Saison de l'ombre* est approximative selon la formule des légendes ou des épopées, « il y a longtemps dans les temps anciens »... On pourrait essayer de « quantifier » en jours et en mois la quête d'Eyabe mais très vite, en le faisant, on se heurterait à un flou temporel voulu et porteur de significations pour représenter littérairement, au XXI^e siècle, la blessure insondable de la traite négrière. Ainsi si le réel de cette pratique est bien convoquée, la distance qui sépare le réel du fictif est maintenue et n'enferme pas l'expérience racontée dans une région ou un pays précis et peut s'étendre au

continent et aux trois siècles de sa pratique et sollicite notre imaginaire pour continuer l'aventure du sens.

Il était question, au début de cette contribution de mise en écriture d'un genre métissé. Cette affirmation peut être confirmée puisque comme tout récit initiatique, *Eyabé* sort transformée de l'expérience et la fiction lui offre, à elle et aux échappés, un espace d'espoir qui est *Bebayedi*. Comme dans tout conte, malgré le poids tragique écrasant de l'histoire, la fiction montre que, dans les pires situations, l'humanité, rebelle et inventive, peut s'affirmer ; comme dans toute épopée, à l'action centrale qui a été suivie ici – le parcours d'*Eyabé* – s'agrège de nombreux épisodes secondaires qui mettent en arrière-fond de l'aventure des peuples avec le retour entêtant d'un idéal collectif qui conjugue dans *Bebayedi* à la fois l'utopie, la mémoire et l'invention. Comme tout héros épique, *Eyabé* devient, à deux reprises, son propre rhapsode, racontant les péripéties qu'elle a traversées. Elle prépare ainsi les siens au bouleversement de leur monde. Car même l'Ancienne, *Ebeise*, a compris que la répétition de ce qui a construit les *Mulango* ne peut être transmise telle quelle et doit l'être dans l'innovation : « le terrain est inconfortable, mais les habitants ont appris à y vivre. [...] Leur langue mêle toutes celles qui se sont rencontrées sur ce sol boueux » (p.127).

Bebayedi porte bien son nom, « Genèse »¹⁷, comme *Eyabé* porte bien le sien qui signifie « naissance ». Quant à ses comparses dans l'affirmation de cette force du féminin dans le roman : *Ebusi* qui croit de toute la force de son amour maternel à la survie de son fils et *Ebeise* qui est une sorte du futur « poteau-mitan » de la culture antillaise des afro-descendants, elles conserveront leurs qualités en étant obligées de les faire évoluer pour exister dans ce monde à inventer.

Comme l'écrit Shenaz Patel : « Il faut lire Leonora Miano pour prendre la pleine mesure du choc intime, humain, que fut l'esclavage¹⁸ ». Ce choc est d'autant plus fort qu'il est porté par la figure lumineuse d'*Eyabé* dans une mise en fiction magistralement construite.

¹⁷ Sur son site, la romancière précise que le nom a été choisi pour rendre hommage aux premiers habitants du village lacustre de Ganvié, dans l'actuel Bénin.

¹⁸ Shenaz Patel, « La Saison de lumière », *Le Mauricien.com* indépendant d'information et d'opinion sur le site de ce journal, le 2 février 2014.